

Les mots de l'été
12/12

Fournitures

Puis vient ce moment-là. Ce matin où, allant faire vos courses près de votre lieu de vacances, à l'hypermarché local, vous découvrez que le rayon saisonnier, près de l'entrée, a troqué les bouées et les lots « pelles-seaux » pour celui des feutres et des cahiers par lots de douze. Chaque année, cela semble plus tôt dans la saison, dirait-on.

Vous aviez déjà évoqué le sujet avec les plus jeunes des vacanciers : « Tu as pris ta liste de fournitures ? » Mais là, vous êtes au pied du mur. Les mercantiens et autres marchandiseurs vous rappellent à l'ordre : il faudrait peut-être songer à la rentrée. Quoi ? Déjà ? Mais ça commence à peine, j'avais juste réussi à déconnecter... Rien à faire. Vous voilà, en tongs et bermuda, sous un soleil de plomb, à éplucher une liste érotique de cahiers aux dimensions bizarres, fiches cartonnées de couleurs improbables et autres crayons fins, pas trop, mais un peu gras quand même.

C'est le moment où, dans les salles de rédaction des télévisions, se prépare le célèbre reportage sur les fournitures de rentrée. Celui où des mères de famille nombreuse déclarent face à la caméra : « Bon, les gamins, y veulent des marques, mais quand même, cette année, je fais attention. »

Rose dégoûlant

Fourniture, en vieux français, se disait *formesture* au XII^e siècle, et signifiait provisions, puis *fourniture* au XV^e. Dans votre chariot, entre le rosé et le melon, les enfants vont donc entasser en douce de la papeterie fantaisie dont vous direz lors du passage en caisse : « Mais tu es sûr qu'elle a demandé ça, la maîtresse ? » Hochement de tête blasé de l'écolier, soupir de la collégienne. En effet, ça sent la rentrée.

Dans *Claudine à l'école* (1900), Colette écrit : « Toutes mes camarades raffolent des fournitures scolaires, nous nous ruinons en cahiers de papier vergé. » Nous sommes à la toute fin du XIX^e siècle, dans une classe de filles de 15 ans préparant le brevet. Déjà...

La liste de fournitures, c'est celle qu'on prend dans les bagages et qu'on essaie d'oublier. Mais qui ne vous lâche pas. Même si on multiplie les actes manqués : « Désolée, ma chérie, nous reviendrons acheter tes fournitures plus tard. » Las, il y a le téléphone portable, et je croise dans les allées des mères de famille qui se font lire au téléphone (par le père resté au camping) les références des cahiers et des bouquins d'exercices d'anglais à acheter absolument. Pas drôle.

On essaie pourtant. On argue qu'on les achètera dans notre quartier, à notre retour, pour faire marcher le commerce de proximité, les libraires, les papeteriers. Rien à faire, il les faut tout de suite, surtout qu'ici, dans les 30 000 m² de l'hyper, c'est beaucoup moins cher, n'est-ce pas ? Et puis on navigue dans des allées entières de fournitures roses dégoûlantes pour les filles et de trousse bleues avec des superhéros pour les garçons. On tente de freiner. Rien n'y fait. On craque alors, en songeant quand même que c'est autant en plus qu'il faudra faire tenir dans le coffre du retour, coincé entre deux valises. ■

DIDIER POURQUERY

Fin

Ils changent leur monde 6/6 Juliana Rotich, Kényane de 36 ans, fait partie d'un petit groupe de développeurs qui crée des outils technologiques pour rendre Internet et l'information plus accessibles

Geeks Party

Edimbourg (Ecosse)
Envoyée spéciale

En 2007, la conférence TEDGlobal s'était installée à Arusha en Tanzanie avec un programme consacré à « L'Afrique des possibles ». Scientifiques, politiques, entrepreneurs, artistes, 95 % des intervenants étaient d'origine africaine. Dans l'assistance, les blogueurs les plus influents du continent. Parmi eux, Erik Hersman, Ory Okolloh et Juliana Rotich se fréquentaient déjà sur la Toile. A Arusha, ils sont devenus proches. Depuis, ensemble, ils font bouger les lignes, et pas seulement en Afrique.

Emblématiques de cette jeunesse africaine globalisée, éduquée et entrepreneuriale, convaincue du potentiel du continent, ils créent des outils technologiques qui rendent l'information plus transparente, plus accessible et la démocratie enfin possible.

« Internet est l'endroit où vous bâtissez l'infrastructure de base de la future économie »

Juliana Rotich

Juliana Rotich, jolie Kényane de 36 ans, est au cœur de ce petit groupe de geeks. Elle naît et grandit dans un village à 40 km d'Eldoret, dans la vallée du Rift qu'elle quitte pour des études d'informatique à l'université du Missouri. Diplômée, elle prend un poste de programmeur à Chicago. Passionnée, elle blogue sur l'Afrique et la technologie, discute sur des forums « d'abord anonymement, parce que sinon, en tant que fille, il vous arrive un tas de choses pas très intéressantes. J'étais aussi bénévole pour Global Voices [réseau de blogueurs], je me voyais déjà comme quelqu'un appartenant à une certaine globalité, pas comme une Kényane travaillant dans le *software* à Chicago ».

Chaque année, elle rentre dans son pays natal pour quelques semaines. Son séjour à Noël 2007 a tout d'une fête : c'est l'élection présidentielle et Juliana Rotich est aux premières loges. En tant que blogueuse, elle décroche une accréditation presse. « C'était fantastique, j'adore. J'étais toute heureuse pour mon pays. » Mais les résultats se font attendre, un, deux, trois jours. A leur annonce, des violences éclatent, les médias se taisent. « Nous ne savions pas ce qu'il se passait ni qui nous pouvions croire. La télévision montrait des chants et des fêtes. Et à la radio, il n'y avait que des flashes d'infos mais rien de très fourni. J'étais dans la vallée du Rift, autour de moi les villages brûlaient. Les seules informations véritables, comme "stocker de la nourriture, éviter les grands axes routiers", se transmettaient par SMS. » Ou sur Internet.

La bande de blogueurs publie billet sur billet : « Ils racontaient ce qu'ils voyaient, là où ils étaient. Spontanément, ils ont fait une carte collaborative qui indiquait les foyers de violence. Je leur ai dit que je n'avais pas accès à Internet de façon continue et que donc je ne pouvais pas participer mais que le SMS fonctionnait bien. Ils ont ajouté cette fonctionnalité, la mise à jour de

la carte par SMS. C'était cela la vraie innovation. »

Libérée de la contrainte de l'Internet, cher et peu fiable, la carte devient un outil pour des centaines de Kényans qui envoient leurs propres informations. Les développeurs se mettent en ordre de bataille pour trier l'info, la vérifier. L'arborescence, les fonctionnalités d'Ushahidi, « témoignage » en swahili, sont posées en quatre jours. « A partir du 2 janvier, nous sommes retournés à nos vies normales. Je suis repartie à Chicago et j'ai repris mon travail chez Hewitt. Et le soir, je me connectais et je travaillais sur Ushahidi. Cela a continué comme cela trois mois. »

Très vite, l'outil est repéré par la Fondation MacArthur puis le Omidyar Network, deux organisations philanthropiques américaines. Ils financent une conversion du logiciel en open source, afin qu'il puisse être utilisé de façon libre et gratuite. L'équipe reprend l'écriture du code, imagine les différentes situations dans lesquelles Ushahidi pourrait être utilisé, ajoute des fonctionnalités de filtre et de vérification de l'information. L'équipe fondatrice fait le tour du monde des conférences et des rédactions. Du Forum de Davos au Guardian de Londres, l'originalité de leur histoire passionnée. « On a développé Ushahidi de façon entièrement



RYAN LASH/TEDGLOBAL CONFERENCE

18 MINUTES POUR CONVAINCRE

Depuis 1984, seuls en scène, sans notes et en 18 minutes, artistes, chercheurs du MIT et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde aux conférences TED. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, s'est tenue à Edimbourg en juin. Retrouvez chaque jour de cette semaine le portrait d'une femme ou d'un homme qui a marqué l'auditoire.

virtuelle. C'est vraiment un bébé de l'Internet. Notre bureau, c'était de se retrouver en ligne. »

Les cartes Ushahidi – 48 000 aujourd'hui – renseignent et aident populations, militants et médias où qu'ils soient : à Haïti, après le tremblement de terre, pour préciser la localisation des victimes ; au Nigeria, pour vérifier l'activité dans les bureaux de vote. Au Malawi et en Zambie, pour connaître l'évolution des stocks de vaccins. A Gaza, pour compléter la couverture du conflit suivi par Al-Jazeera. Au Japon, pour comprendre celle de la radioactivité après la catastrophe de Fukushima...

Juliana Rotich quitte Chicago et rentre « définitivement » au Kenya fin 2011. Elle rejoint sa bande, obtient une

bourse du MIT Media Lab, s'intéresse aux énergies renouvelables. A TEDGlobal 2013, à Edimbourg, elle vient de présenter le BRCK, un modem Internet qui permet de se connecter en Wi-Fi, 3G et même 4G, sans électricité, à la manière d'un téléphone. « Les modems sont pensés et fabriqués pour l'environnement occidental. Nous n'avons pas ce luxe d'un Internet peu cher. Les panes d'électricité sont monnaie courante. Nous avons repensé le modem pour notre usage, notre réalité, pour nous aider nous-mêmes et les autres codeurs. L'Internet est le terrain de jeu. C'est l'endroit où vous collaborez, où vous bâtissez l'infrastructure de base de la future économie. »

Sur Kickstarter, la plate-forme de financement collaboratif, l'équipe a levé les 175 000 dollars nécessaires à la mise en production. Fière, douée, ultra-connectée, Juliana Rotich n'oublie jamais les trois questions fondamentales transmises par son père : « Qu'est-ce que tu fabriques ? Qu'est-ce que tu ré pares ? Qui aides-tu ? » « Nous, les "technologistes" ne devons jamais oublier cela, ajoutez-elle avec un sourire. Surtout en Afrique : car si cela marche chez nous, cela peut marcher partout. » ■

FLORE VASSEUR

Fin



UN MOIS DANS LE MONDE

LE MONDE MENSUEL N° D'AÔÛT À RETROUVER EN KIOSQUE
www.lemonde.fr/abolemensuel